

TITRE II

LA CULTURE

Dans chaque ouvrage consacré d'une manière ou d'une autre à la civilisation alpine, il est remarquable de constater l'admiration éprouvée par l'auteur devant le degré de culture rencontré chez les peuples montagnards.

L'image de ces Pâtres écrivains publics du Queyras, lisant et écrivant le latin sur les marchés du siècle dernier, la découverte de manuscrits et de livres savants dans les greniers des fermes, sont de nos jours choses trop connues pour que nous nous étendions davantage sur l'intérêt manifesté par les montagnards pour les choses de l'esprit.

Dépassant en quelque sorte le domaine du savoir conventionnel, notre démarche s'efforcera de définir le processus intellectuel par lequel de simples travailleurs de la terre, élargissant le cadre de qu'ils pouvaient percevoir à travers divers ouvrages, ont réussi à élaborer une forme de culture originale.

Toute âme cherche à exprimer à travers ce qu'elle connaît, à condition de disposer du temps nécessaire et d'en posséder les moyens intellectuels.

Le montagnard appartient à son univers, l'hiver lui laisse suffisamment de loisirs pour méditer en toute quiétude, et les connaissances glanées par sa curiosité dans les pages poussiéreuses de quelque grimoire acheté par un ancêtre voyageur, le placent dans un cadre tout à fait favorable aux créations de l'esprit.

Essentiellement spontanée, cette culture se révèle sous des formes relativement secrètes au profane, et il n'est pas indispensable de toujours la situer par rapport à ces hommes modelés par des conditions de vie très particulières pour bien saisir tout le sens de ses diverses formes d'expression.

Certes connaître l'âme des montagnards n'est point chose aisée, la liberté des grands espaces n'est plus à la mesure de nos esprits et il est parfois bien difficile de comprendre cet attachement quasiment charnel à la terre natale.

Ignorant la griserie des cités rectilignes ou la poésie de lointaines contrées, le montagnard considère sa vallée, non seulement comme sa propre propriété mais encore comme un univers dans lequel toute incursion étrangère doit être maudite.

Pour lui, ses montagnes sont les plus belles sinon les plus hautes, ses prés les plus verts, ses champs les plus fertiles, ses bois les plus verts, ses loups et ses douaniers les plus féroces...

Son aspiration profonde à la liberté et à l'indépendance ne souffre pas d'astreintes : si d'aventure votre ton persuasif l'indispose, il hoche la tête pour vous laisser espérer une hypothétique victoire et vous écartera de son chemin, murmurer un timide "Magaro avè rasoun" (il n'est pas exclu que vous ayez raison) puis s'affirmera plus que jamais dans sa conviction première.

Paradoxalement, ce peuple passionnément intègre, fier, travailleur et jaloux de sa bonne réputation, respire l'humilité des coeurs purs de la montagne et cette tendance, qui se mue parfois en timidité ou en sensibilité excessives, lui porte les plus graves atteintes dans un siècle inexorablement impersonnel et féroce.

Mais laissant le lecteur découvrir lui-même cette âme à travers les diverses formes d'expression de la culture montagnarde évoquée ci-après, nous l'acheminons progressivement vers ce sanctuaire en lui laissant découvrir tout d'abord les aspects les plus tangibles et au demeurant les moins révélateurs.

CHAPITRE I : LA DANSE ET LES DIVERTISSEMENTS

Les peuples montagnards, malgré leur dure existence et la rudesse de leur milieu naturel, respirent une certaine joie de vivre qui s'exprime à travers leurs activités comme peuvent le révéler certaines descriptions ("fenoour, ruèido", etc...)

Certes supposer que la faculté de considérer son labeur comme un loisir constitue un divertissement semble quelque peu excessif, et si l'ingéniosité peut se traduire dans cette manière d'adoucir les tâches, elle se rencontre également dans l'art de se distraire.

Ainsi les Bellinois, outre les jeux organisés à l'occasion de travaux, de veillées, de fêtes religieuses ou profanes et les réunions dominicales autour de cartes et d'une bouteille de vin, ou encore de jeux de boules de bois, de parties de chasse au chamois, organisent des bals tous les dimanches, à l'exception des périodes du Carême et de l'Avent.

Pour cela les jeunes gens se réunissent, conviennent de louer un local (école, grange, grenier...) et recrutent quelques musiciens parmi les privilégiés possédant un violon ou un accordéon.

Ces artistes interprétant leur partie par pure routine, se murmurent de petites chansons pour se souvenir de l'enchaînement des thèmes musicaux.

Une fois ces éléments réunis, on ouvre le bal par une danse exclusivement réservée à ceux qui souhaitent contribuer à la charge de l'opération. Les avares seront par la suite impitoyablement écartés de la piste (bien entendu, la courtoisie exonère les demoiselles du paiement de la "soucho").

Des règles relativement précises établissent les modalités du choix du partenaire : en général, la coutume considère qu'une invitation n'est pas un mariage, et impose aux cavalières d'accepter les offres des galants, même peu représentatifs, sous peine de se voir, par la suite, interdire le consentement à d'autres propositions plus agréables.

Sans entrer dans le détail de chacune d'entre elles, nous dirons cependant que les danses traditionnelles de Blins s'apparentent de très près à celles des autres communautés du Castellar, pendant que les différences s'accroissent avec la moyenne et la basse Varacho.

On distingue la "gigo" plus proche de la bourrée que de la danse anglo-saxonne, "lou ballet" destiné à conclure une autre danse, "la quadrilho" ou quadrille, la "boureo", la "courento" et sa soeur la "pountarello", la "tresso" ou chaînes des dames, la "camaïgro" dont l'origine se perd dans la nuit des temps, "lou susahin" ou "tolo" aux typiques figures ascendantes et descendantes et enfin "lou calissoun" au rythme plus lent réservé aux personnes âgées. (Le bal organisé par les jeunes n'est point l'apanage de ces derniers.)

Toutes ces danses s'exécutent à quatre, six, huit personnes et sont composées de figures exécutées au fil de l'enchaînement des phrases musicales.

Dans la plupart des cas, les participants se répartissent en cercles autour de la piste et exécutent les figures à tour de rôle.

Ainsi la "gigo" se danse à deux couples : on martèle le sol en cadence, tout en tenant par les mains alternativement l'une et l'autre cavalière. Puis on tourne en se tenant le bras. De temps à autre, deux autres couples prennent la relève.

"Lou ballet" est interprété par deux couples qui, formant un cercle, dansent en se tenant par la main.

Pour la "boureo", les quatre personnes forment une croix et tournent en sens inverse en se tenant par la main.

"Lou calissoun" est encore plus élémentaire. Le cavalier et la cavalière se tenant par le bras tournent en sens inverse, et changent de sens en fin de phrase musicale.

Les deux pas utilisés se nomment "balà" (pas de danse) et "virà" (pas servant à tourner) et sont interprétés au caprices des artistes, suivant plus ou moins d'habileté ou de délicatesse.

La parfaite maîtrise d'un pas ou du style s'y rapportant se dit "gueddou" et distingue évidemment les danseurs bénéficiant d'années de pratique.

Parfois les experts mettent leur talent à rude épreuve au cours d'une "mesquio", sorte de joute opposant le musicien aux danseurs et durant laquelle ces derniers doivent interrompre à tout instant leur figure pour accorder le plus rapidement possible leurs pas à la nouvelle mélodie interprétée inopinément par l'adversaire.

Il ne faut pas cependant imaginer les danses bellinoises comme des modèles de grâce et d'élégance. Les garçons martèlent le plancher de leurs chaussures cloutées, pendant que les filles doivent résister à un rythme rude et endiablé.

A l'image des exécutants, ces danses exhalent donc un charme simple et farouche, allié à une certaine subtilité dans le jeu des figures.

CHAPITRE II : LA VIE RELIGIEUSE, LES CROYANCES ET LEURS ORIGINES

Quoique la vie religieuse ne comporte rien de très original dans ses manifestations, il est difficile de ne point en parler tant le mysticisme dont témoigne le nombre de chapelles et d'oratoires élevés à la vénération de Saints divers, occupe une place importante au sein des communautés montagnardes.

Ayant été influencé par les troubles de la réforme, la religion a marqué d'une empreinte indélébile la civilisation bellinoise.

Les fêtes, les grands instants de la vie, et même l'activité quotidienne sont réglés par des cérémonies et diverses manifestations pieuses.

Ainsi toute une série de sonneries obtenues à partir de deux cloches de chacune des deux églises paroissiales informent et dictent la conduite du bon peuple de Blins.

Pour inciter chacun à regagner son logis pour y prendre son repas, le bedeau creuse les estomacs au moyen d'une ritournelle rappelant un peu la comptine "Biquette et le chou".

Pour appeler les fidèles au devoir dominical, les campanes utilisent différentes mélodies interprétées à intervalles réguliers afin d'interdire tout prétexte aux retardataires.

Le premier coup de la messe "lou prumier" retentit une bonne heure avant l'office. La cloche grave sonne à grande volée pendant que sa soeur plus aigüe l'accompagne de quelques coups isolés obtenus à l'aide du "batalh".

Plus tard, "i bot lonc" obtenus par des coups répétés du "batalh" indiquent qu'il ne reste plus qu'une demi-heure.

Le délai étant écoulé, à trois reprises, la grande cloche retentit trois fois, tel un glas pour les infortunés qui, dans quelques instants, entrouvriront une porte traîtreusement grinçante, au risque de s'attirer le regard lourd des autres fidèles : "i clhoch" auront vraisemblablement marqué la limite...

La messe s'achève vers midi, et l'angélus dominical, agrémenté dans les grandes occasions par un martellement continu sur les "campanes", "lou booudetear" accompagne les conversations animées des groupes de paysans endimanchés rassemblés sous le porche, ou déjà réunis autour de la table d'un "oste" tout proche.

La cérémonie se déroule de façon analogue aux autres régions de montagne.

Une chorale dirigée par les meilleurs chanteurs de la vallée s'installe derrière l'autel et communique avec l'officiant au moyen d'une petite fenêtre.

Les prélats s'installent dans les loges travaillées entourant le chœur, pendant que les femmes occupent le fond de l'église.

Un très large balcon "lou couréouour" barrant cette extrémité de la nef reçoit les messieurs.

Les plus jeunes s'entassent au premier rang, pendant que les plus âgés attendent philosophiquement le terme de l'office aux second et troisième rangs, surélevés et plus confortables.

Malheureusement, le rôle des "campanes" ne se limite pas à exprimer la gaieté, et il est convenu que deux cloches sonnantes à toute volée annoncent un malheur, mobilisant les énergies pour secourir les victimes.

Si les deux cloches vibrent alternativement de façon lente et espacée, Dieu aura rappelé l'une de ses âmes auprès de lui.

Si le mort est un homme, on fait précéder la "passa" d'un coup isolé, et de deux s'il s'agit d'une femme.

Pour ajouter à l'éclat de leurs cérémonies religieuses, les Bellinois organisent des processions à l'occasion des fêtes consacrées à certains saints plus particulièrement vénérés et à la gloire desquels une messe est dite.

Lorsqu'une messe est célébrée dans une chapelle consacrée au saint considéré, le défilé, images en tête, rejoint en grande pompe la petite construction où vont s'entasser les fidèles durant l'office. Pour donner à ces manifestations le faste voulu, les Bellinois ont constitué des compagnies pieuses : les hommes et les femmes appartiennent à l'ordre de Saint-Sixte ou de la Sainte Trinité, selon qu'ils demeurent au quartier n'aout ou au quartier n'aval.

Les femmes sont vêtues d'une robe de grosse toile écrue munie d'une capuche de la même étoffe : une ceinture de corde blanche et une longue croix noire portée sur le devant complètent le costume.

Les hommes portent un habit blanc à peu près semblable à celui des femmes.

Les jeunes filles, quant à elles, composent l'ordre des filles de Marie et se distinguent par un vêtement assez semblable à celui de la Madone.

Il existe évidemment une infinité de processions différentes caractérisées chacune par un étendard, une statue ou un élément spécial du costume.

Ainsi le Vendredi Saint, les Compagnies de Saint-Sixte et de la Trinité troquent leurs capuches pour des cagoules à la manière des pénitents.

Les filles de Marie par contre symbolisent le caractère joyeux ou triste de la fête par la couleur bleue ou noire argentée de la croix qu'elles tiennent dans leur main droite.

Au cours de certaines manifestations, les fidèles participent plus étroitement à la cérémonie.

Pour la procession de la fête Dieu par exemple, les femmes favorisent l'itinéraire du défilé en exposant leurs châles sur les balcons.

La vie religieuse au sein des montagnes farouches est donc sévère quoique haute en couleurs.

Phénomène étrange toutefois, malgré l'importance de l'église au sein de la civilisation bellinoise, le pragmatisme voire la superstition occupe une place de choix dans les esprits.

Le mystère de la naissance et de la mort est conditionné par une multitude de signes.

Ainsi, si une femme enceinte aperçoit une vipère, son enfant aura un visage de serpent et si le même animal coupe le pas à une personne, un grand malheur touchera sa famille.

La mort d'un nouveau-né est de même généralement annoncée par une apparition hideuse : une main osseuse et blanchâtre traverse au-devant de la fenêtre pour appeler l'âme innocente au royaume des ombres.

De même, le souffle de feu engendrant de petites flammes horizontales annonce l'arrivée prochaine d'une lettre, et la chute d'une poule de son perchoir ou son chant inhabituel précèdent des désagréments graves.

Certains Bellinois savaient également prédire la mort et entendaient, la nuit venue, une bêche mystérieuse creuser dans le sol du cimetière.

Les apparitions d'animaux mystérieux, de défunts et les maisons hantées ne sont pas rares.

Des rumeurs inexplicables, des fracas assourdissants, des lueurs malignes et gigantesques secouent certaines maisons.

Certains fantômes ont même reçu des lettres de noblesse et, étant aperçus régulièrement, n'inquiétaient plus ceux qui les rencontraient :

Tel est le cas par exemple de cette femme "dondo Ninot" déambulant sur la route de la "Pousterlo" les soirs de pleine lune ; silencieuse, elle disparaît à la moindre lueur et s'évanouit dans les ténèbres en un lieu bien précis...

Quelquefois, les esprits malins se manifestent sous forme de brasiers poursuivant leurs victimes ou marquant de leur sceau indélébile le lieu d'une future catastrophe.

La conviction religieuse des montagnards paraît être fondée sur une foi très profonde, associant Dieu à chaque acte de leur vie quotidienne (le signe symbolisant le Christ figure jusque sur les ustensiles de cuisine à travers la fleur à cinq branches), mais à laquelle contribue un pragmatisme assez déconcertant pour nos esprits.

Ainsi en témoigne l'anecdote de ce mari peu scrupuleux qui, bravant les foudres de son épouse, préférait les joies de la chasse au devoir dominical. Il avait coutume ce jour-là de disparaître par le balcon du grenier "ièro" de bon matin. Un dimanche, ce faisant, il posa par mégarde le pied sur les dents d'un râteau à demi enterré dans le foin et reçut, comme on s'en doute, la terrible volée du manche au visage : instruit par ce signe, il devint le plus dévot des Bellinois...

Cet aspect résulte aussi de l'étude de certains proverbes :

"Lou Boun Dioou, l'eï pà en fouol, eï gavo les dent, a l'eslarjo lou couol"

Le Bon Dieu n'est pas fou, il ôte les dents et élargit le cou.

"Ente la superbio e la graisso, Dioou te la baïssso"

Entre l'orgueil et la graisse, Dieu l'abaisse.

En fait, si le paradoxe de cette âme montagnarde, à la fois impitoyablement matérialiste et animée de croyances religieuses sévères mêlées à des superstitions peut surprendre, l'étude approfondie de certains faits peut contribuer à apporter des éléments de solution débouchant en dernier lieu sur les origines même de la civilisation.

Sans vouloir évoquer ici les inévitables histoires de présumés sorciers jetant des sorts, d'enchantements de toutes sortes ou d'apparitions mystiques comme il en existe à peu près dans toutes les communautés montagnardes de ce type, les lignes qui suivent s'efforceront d'établir des liens autant que possible clairs, logiques, cohérents et vraisemblables entre les faits constatés et les traditions.

Malgré la part d'arbitraire inhérente à une telle démarche, il semble toutefois cohérent de se prévaloir, avec toute la réserve de rigueur en cette matière, de la règle couramment admise et au demeurant vérifiée, et en vertu de laquelle les us et coutumes survivraient durant plusieurs générations mais totalement vidés de leur signification, aux croyances et mythes qui les ont fait naître.

Ainsi l'analyse de nombreux toponymes laisse rêver :

Blin serait une déformation du mot "Belenos", divinité solaire celtique (1), "Monjoio" proviendrait de Mont Joie (sommets en forme de pyramide de blocs), "Faràout" serait la contraction de "Faro Aout" (lumière élevée, en provençal "Faro" signifie face enluminée), "Autaret" désignerait petit autel, etc...

De même, il paraît intéressant d'analyser l'emplacement des lieux caractéristiques, soit par leur importance (présence d'une église ou chapelle ancienne, habitation humaine, etc...), soit par la signification possible de leur toponyme (Mont Joie, etc...), afin de rechercher s'il n'existe pas une certaine corrélation entre eux.

On sait en effet qu'à l'image des troupes romaines orientant leurs camps en fonction du soleil à midi, les peuplades protohistoriques définissaient l'emplacement de leurs sanctuaires ou constructions selon des règles précises, souvent en fonction de structures géométriques, symboliques ou cosmiques (étoiles, soleil, lune, etc...), au mépris parfois total de considérations pratiques.

Quoique la constatation d'un tel fait ne semble pas d'une grande force probante, ignorant tout de son éventuelle signification profonde et fondée sur une simple appréciation au caractère très subjectif lié à la nature du lieu, la découverte de tels éléments peut constituer une première présomption du choix de ces emplacements par ces peuples.

Observons attentivement la carte : la haute vallée du Castellar forme un "Y" dont la commune de Blins occupe la branche méridionale. Dans la base de cet "Y", un hameau du nom de "Toureto", premier chef-lieu du Castellar, s'aligne d'Est en Ouest, d'une part avec la "Rua la Ghièizo", lieu de découverte des fameux vestiges, d'autre part avec la cime d'une montagne de roches volcaniques curieusement innommée, située derrière le pic de "Chabriero".

D'autres alignements tels que ceux de "Toureto", "Chiesa", "Chianale" ou les pics de Testo Fero (Têtes de Fer), la Monjoïo (le Mont Joie) et le hameau de la Rua la Ghièizo, ou encore des pics de Faro Aout (la lumière élevée), Testo Fero et le village de Chianale possédant également quelques vestiges, confirment la réalité de cette observation élémentaire tendant à démontrer la présence de sanctuaires préhistoriques ou protohistoriques (on sait en effet l'importance du site des agglomérations anciennes, généralement établies sur l'emplacement de sanctuaire païens).

D'autres éléments semblent d'autre part étayer la vraisemblance de cette thèse.

Ainsi dans un éboulis situé face au Chazal, la présence de laves, minéral matérialisant traditionnellement les forces souterraines, a pu contribuer à donner à la vallée une signification spirituelle très réelle à des peuples protohistoriques, la situation géographique généralement défavorable de hameaux cités plus haut, curieusement construits à proximité du torrent, le plus souvent sur le versant nord à la merci des crues, peut caractériser des lieux choisis pour des raisons religieuses au regards des curés liés à la vénération de dieux cosmiques, sous la forme de divinités topiques (locales) plus anciennes, tels que ceux pratiqués par les tribus celto-ligures.

Leur civilisation, née des influences celtes sur les communautés ligures moins évoluées occupa effectivement ces régions avant l'invasion romaine.

Leur religion, à la différence de celle des Grecs ou des Romains, comptait des divinités abstraites et généralement locales, sans aucune représentation matérielle particulière. En revanche, ils témoignaient un respect tout particulier aux guerriers morts à la bataille et ornaient leurs maisons, leurs rues et même leurs sanctuaires de têtes de héros coupées, non par sadisme mais par respect et admiration pour l'esprit qui habite le crâne humain.

Dès que les Grecs leur eurent enseigné l'art de la sculpture, ils immortalisèrent ces thèmes et c'est ainsi que les visages de pierre de la Ruà la Ghièizo ou de la Chanal, compte tenu de leur facture, ont pu leur être attribués.

Quoique séduisante, cette hypothèse semble en revanche combattue par le fait que certains de ces thèmes ornent des structures de nature chrétienne, tel que l'arc semi-brisé de style roman de la chapelle latérale de l'église de Saint Jacques.

Bien qu'infirmée par la technique grecque en arête de poisson utilisée pour la taille de certains linteaux monumentaux vraisemblablement contemporains, cette objection peut se concilier avec la première supposition dans la mesure où les héritiers de la culture celto-ligure perpétrèrent de façon plus ou moins altérée ou consciente les croyances de leurs ancêtres, non seulement sous le voile d'idoles romaines mais aussi à travers les dogmes chrétiens jusqu'au XII^e siècle (Jésus est apparenté au soleil de tel ou tel endroit, la Vierge au principe féminin, à la déesse lune, à la terre nourricière, etc...).

Les chercheurs voient même dans les têtes barbues au regard perçant une représentation du soleil assimilé au principe masculin, dans les visages glabres aux yeux aveugles une figuration de la lune apparentée à l'élément féminin.

En outre à Blins, zone tellurique, la présence d'un chapiteau de type roman orné de quatre madones assises à l'enfant, de nature à s'apparenter aux fameuses vierges noires médiévales traditionnellement liées à la vénération des forces souterraines, ainsi que celle d'un visage rayonnant assimilé à la représentation solaire semble conférer à cette théorie un relief bien particulier (vestiges de la Ruà la Ghièizo).

Quoique très amputées, ces vierges semblables à celles de Sainte Cécile de Ceillac dont l'échancrure de la robe permet de dater sa facture au XII^e - XIII^e siècle, se caractérisent par la taille de leurs yeux sans pupille, presque lunaires, par leur attitude ainsi que certains attributs tel un livre tenu de la main droite (2).

En fait l'art roman, appliquant sans doute les recommandations de Saint Paul conseillant à la première église de conserver les lieux et habitudes religieuses des peuples convertis, prolifère de tels mystères et de tels paradoxes, et le symbolisme des lions de Saint-Véran, d'Embrun, de Guillestre ou plus précisément celui du bénitier de Blins couronné d'épines, sont là pour nous démontrer comment la chrétienté des premiers siècles a su gagner les monstres païens à sa cause, comme la Tarasque de Sainte Marthe (3).

Mais certains détails émergent, encore plus, troublants les fameux motifs chers aux sculpteurs de la montagne s'assimilent incontestablement aux thèmes abstraits des croyances primitives propres aux civilisations protohistoriques ainsi, le cercle solaire à six branches figure le soleil tournoyant aux rayons multiples et courbés, évoquant le mouvement, les forces en giration ; Les entrelacs et croisillons, le mariage ; les serpentins et les sinusoides, l'eau vive, etc...

De plus, quelques coutumes telles que l'alliance d'une croix de chanvre, symbole de la croissance, à l'eau de la fontaine au premier jour de l'année, ou que l'omelette de la fête

Saint Antoine, semblent de toute évidence liées aux fêtes païennes du solstice d'hiver (ce mets rond et jaune, consommé pour cette seule occasion, figurant de toute évidence la renaissance de l'astre du jour).

La recherche des liens entre l'histoire, l'archéologie et l'ethnologie permet parfois de pénétrer plus loin l'âme du peuple.

Ainsi, s'il peut paraître étonnant de construire au XV^e siècle l'église primitive de la Ruà la Ghièizo plus de cent années après l'arrivée du premier curé connu (1308) comme semblerait le prétendre le livre historique de la vallée (4), l'étude des croisades organisées par le Dauphin contre les hérétiques de cette région laisse plutôt supposer, en harmonie avec le clocher actuel s'apparentant au premier art roman ou art roman lombard, ainsi qu'avec la nature des vestiges de même style, la destruction possible d'un sanctuaire primitif du début du XIV^e siècle, quelques années avant l'arrivée du pasteur catholique, puis éventuellement reconstruit au XV^e siècle.

En tout état de cause, malgré des phénomènes de "décalages de périodes architecturales" fréquents au sein des zones rurales, signalons que de nombreux arguments laissent supposer qu'un sanctuaire primitif a été construit vers le XI^e siècle.

Outre le style des sculptures et le clocher minaret de la "Ruà la Ghièizo" muni de bandes lombardes caractérisant le premier art roman, il faut préciser que ce siècle marque une période d'épanouissement religieux et d'expansion économique dont a bénéficié de façon privilégiée cette région à qui le monde médiéval doit l'invention des principales machines à aubes telles que le battoir "lou batoour" au X^e siècle ou que le fouloir à linge, "le paroir" ou paradou "lou paroor" au XI^e siècle.

Fait intéressant, l'observation des coutumes semble pouvoir confirmer cette hypothèse.

Contrairement aux montagnards des vallées voisines dites vaudoises, les Bellinois ignorent l'élevage du porc et n'utilisent qu'exceptionnellement les produits animaux hormis les laitages. Les chaussures traditionnelles, "i choousson" sont de drap, aucune technique de traitement des peaux ou de conservation de la viande n'est connue à Blins, enfin la consommation de chair animale, sous quelque forme que ce soit, demeure, même de nos jours, tout à fait exceptionnelle à Blins.

De plus, une attitude populaire semble attribuer à la femme enceinte, un statut tout à fait particulier.

Elle cache son état le plus longtemps possible, se confine au fond de l'église, quémande presque le pardon à la naissance de son enfant au cours d'une discrète et sévère cérémonie de relevailles.

De telles attitudes pourraient sembler choquantes si le Catharisme n'avait établi non loin de là, l'un de ses derniers bastions jusqu'au début du XIV^e siècle, dans la région de Cuneo.

Cette hérésie, née de l'influence de croyances orientales sur une mentalité populaire particulièrement réceptive au lendemain des craintes métaphysiques collectives et des catastrophes de l'an mille, distinguait très sommairement deux principes :

le Bien, source de l'esprit et le Mal, synonyme de chair et matière.

Lors de la trahison de Lucifer, Dieu condamna les anges déchus à transmuter dans trente deux corps d'hommes et d'animaux (d'où l'interdiction d'utiliser ou de consommer des produits animaux) afin d'y subir toutes sortes de tourments avant de gagner le salut par la conduite exemplaire des purs dits cathares.

Très puissant, ce mouvement gagna à tel point la société médiévale que les princes demeurés fidèles à la foi catholique romaine organisèrent de violentes croisades à partir du XIII^e siècle.

Fait étrange, les conceptions très obscures des cathares semblent avoir influencé la mentalité des montagnards jusqu'à nos jours.

Ainsi, il n'est pas rare d'entendre un vieux répondre à des souhaits de longue vie, "si Dieu le veut, ou plutôt le Diable", ou encore de constater une sorte de fatalisme énergétique et paradoxal devant l'épreuve purificatrice, une résignation révoltante devant l'évènement et l'adversion au progrès et aux nouveautés susceptibles d'adoucir la tâche, ou même une sorte de noblesse ou de statut social privilégié reconnu aux personnes frappées par le malheur ou de façon plus positive, une humilité exagérée, une recherche obstinée et attentive de la bonne réputation.

Confirmée grosso modo par les faits historiques (introduction du premier curé vers 1308, construction possible d'une église au XV^e siècle sur les vestiges romans du XI^e siècle), cette superposition tend à conforter la vocation spirituelle de la vallée.

Communauté la plus méridionale des territoires de la république de Briançon, Blins a probablement constitué un important lieu de passage comme en témoignent les cartes anciennes.

Fait important cependant, le trafic empruntant la vallée vers la basse Durance ne semblait pas direct mais aboutissait par Maurin, autre communauté proche de la république de Briançon (5), à Ceillac ou Saint Véran comme semble le démontrer, d'une part un itinéraire classique emprunté depuis des siècles par les travailleurs saisonniers Bellinois de Provence, d'autre part, à Ceillac, par une statuette de madone dite "pèlerine", assise à l'enfant, très proche des vierges bellinoises dont il s'est agi plus haut.

Vraisemblablement héritier des énigmatiques celto-ligures dont l'organisation démocratique a pu se perpétuer dans les institutions de la république de Briançon, le peuple montagnard a probablement adapté la religion à ses convictions ou à ses habitudes avant de se laisser séduire par la rigueur et la simplicité des XI^e et XII^e siècles, puis de subir l'influence du protestantisme au XVI^e siècle.

Ainsi s'expliquerait à la Ruà la Ghlièizo, la superposition de vestiges celto ligures et romans.

Lieu de recueillement pour les druides cisalpins, Blins a pu constituer au Moyen-Age, une étape pour les pèlerins et voyageurs avant de subir les ravages des croisades contre les hérétiques.

En tout état de cause, la hardiesse d'une telle thèse pourrait nous laisser rêveurs si les lieux d'étapes de pèlerins vers Saint Jacques de Compostelle ne faisaient que réitérer ceux des druides gaulois vers la même destination, si la présence de vestiges romans de très haute facture n'y contrastait notoirement avec l'art populaire traditionnel, si une multitude d'anciens couvents ne laissaient supposer l'héritage d'un ou plusieurs ordres monastiques, ou si un étonnant système de défense composé du fort de Rocho Bourbouno, non loin de la Ruà la Glièizo, du pont fortifié de la Regardiolo (Rubiero) et peut être d'un poste de vigie sur le sommet de Testo Fero où une esplanade orientée vers l'Est semble propice à la surveillance de la basse vallée, ne posaient la question de l'importance de cet endroit.

Enfin la légendaire réplique de Saint Jacques, détenue en l'église de la Ruà la Glièizo, éclaire d'un jour troublant cette énigme.

Certes, il ne faut pas rechercher dans ces lignes la vérité absolue : il ne s'agit que de suppositions et de l'expression d'intuitions souvent gratuites.

Soutenir l'hypothèse religieuse ou historique de la filiation de telle ou telle pratique ou croyance constitue une gageure bien périlleuse lorsqu'on envisage les autres sources possibles, tels que les impératifs d'ordre pratique, ou même la probabilité d'erreur liée à l'appréciation nécessaire subjective des éléments mis en présence.

En revanche, il semble très séduisant de rechercher un faisceau de liens possibles, logiques et vraisemblables dont l'ensemble peut de façon encore indécise et confuse définir les sources de notre civilisation Alpine.



Visage "Celtto Roman" de Belenus? ↑

(Ruà la Gheizo)

Vierge en majeste' de "Ruà la Gheizo"
(s'agit il d'une vierge noire?) →



Lion Couronne' d'Epines
maintenant un
homme (ou animal)
entre ses pattes
(Benitier Rua la
Gheizo "Roman")

NOTES

(1) Cette interprétation a été confirmée par le dictionnaire de noms de lieu de France (Charles ROSTAING), pour des localités ayant même dénomination.

Dans de nombreux ouvrages consacrés à la montagne, on trouve de telles assimilations.

Ainsi, l'ouvrage de Maurice HERZOG "la montagne", publié aux éditions Larousse, explique dans sa page 23 sous la rubrique "la montagne, demeure des Dieux" : "Cependant Apollon n'a jamais réussi à supplanter en Gaule, l'ancien grand Dieu solaire qui se nommait Belen et dont le nom vénérable se retrouve encore sur nos cartes - Rochers de Tombelaine au Mont Saint-Michel (tombe Belen : tombe du soleil couchant) - , Saint Blin, montagne de la Blaine (Alpes Maritimes) et quelques baleines égarées inexplicablement en pleine terre, et qui seraient en réalité des Belen".

(2) Vierges noires - Statuettes de style roman répondant à certaines caractéristiques et jalonnant les routes vers Saint Jacques de Compostelle (Voir annexe).

(3) Deux explications peuvent être données, concernant le symbolisme de l'ornementation du bénitier de la Ruà la Glihèizo :

- Les épines couronnant un monstre peuvent figurer tout d'abord le martyr de Jésus, vainqueur du mal.

- En revanche, si l'on pense que Jésus, lumière du monde, a pu être représenté par un lion, animal symbolisant le soleil, cette sculpture se bornerait à glorifier la puissance de Dieu.

(4) La Castellata. Claude ALLAIS 1891.

(5) Organisation de secours mutuel qui unit les communautés du Briançonnais depuis l'époque médiévale jusqu'au traité d'Utrecht pour les vallées cédées. Ses prérogatives furent abrogées par la révolution de 1789 sur le versant français.

Le fait que la vallée de MAURIN ait appartenu à cette organisation, découle d'une carte conservées aux archives de la Mairie de Briançon, mais demeure très controversé.

ANNEXE : LES VIERGES NOIRES

On désigne habituellement sous le terme de "Vierge Noire" des statuette médiévales de bois, figurant une madone à l'enfant, et correspondant à certaines caractéristiques bien précises :

- L'effigie, de forme pyramidale, possède les dimensions suivantes : 30x30x70 cm.
- La couleur du visage et des mains de la vierge et de l'enfant doit être de couleur délibérément noire (et non seulement brune ou foncée).
Les vêtements originaux sont polychromes blanc, bleu, rouge et rehaussés d'or.
- La madone, assise sur un siège sans dossier dit cathèdre d'où le terme français de cathédrale désignant habituellement les églises consacrées au culte marial (de Marie), tient l'enfant Jésus en son giron (sur ses genoux) et non dans ses bras.

Son attitude toujours royale et majestueuse, soulignée par un regard immense et sans pupille prédomine manifestement l'enfant, contrairement à la statuaire catholique classique.

De plus, un livre figure habituellement parmi les accessoires de telles effigies.

- Ces statuette datent obligatoirement du XI^e au XII^e siècle et possèdent malgré leur style roman très marqué, des caractères orientaux relativement sensibles.

Longtemps demeurée dans l'ignorance, cette statuaire a attiré récemment l'attention de scientifiques.

Au terme de longues recherches, il apparaîtrait que ces effigies jalonnaient les lieux d'étape vers Saint Jacques de Compostelle et se situeraient notamment sur les anciens sanctuaires du Dieu celte Belen.

On sait en effet comment les peuples de la Gaule possédant de façon paradoxale une religion que certains disent monothéiste, les diverses divinités ne figurant que divers aspects du Dieu unique, aux dogmes relativement parents de ceux enseignés par l'église catholique, s'empressèrent d'adapter cette foi à leurs coutumes, après des siècles de répression romaine (on trouve ainsi dans l'art roman, une extraordinaire assimilation des symboles celtes et chrétiens :

Le Christ, lumière du monde, est associé au soleil figuré par de multiples animaux tels que le lion, le cerf, le taureau ; La Vierge, mère de Dieu, au principe fécondateur à la terre, à l'eau, aux forces souterraines).

Protégées et vénérées par l'église tout entière du XI^e au XIII^e siècle, les Vierges Noires furent ensuite délaissées, voire persécutées par des siècles au cours desquels la spiritualité laissant place au rationalisme.

En ce qui concerne les effigies ornant les chapiteaux de la Ruà la Ghliëzo, il ne s'agit évidemment pas de "Vierges Noires" au sens que nous venons de définir, mais d'une vraisemblable reproduction de l'une d'entr'elles trouvant sa place peut-être à proximité, peut-être au sein d'un lointain sanctuaire...

CHAPITRE III : LA LITTÉRATURE ET LA PHILOSOPHIE

Définition d'une mentalité

Au terme de ces diverses approches, on ressent la nécessité de prolonger la démarche de façon plus complète :

Toute civilisation couronne ses manifestations dans une littérature et une philosophie écrites ou orales, dans lesquelles un peuple exprime pleinement son âme.

Outre les traits de caractère que l'on peut relever dans les proverbes et expressions du langage courant, Blins possède une véritable littérature de langue d'Oc, composée de chansons, de récits et de poèmes.

Au point de vue matériel, les premiers écrits furent transcrits vers l'entre-deux guerres, sans s'inspirer d'aucune technique graphique bien précise :

Il s'agissait alors de noter les couplets de chansons célèbres, dans la seule perspective de les interpréter les plus précisément possible à l'occasion de fêtes ou de mariages.

La méthode phonétique utilisée dans ces pages n'apparut que récemment, sous l'influence des mouvements de la Renaissance culturelle.

Si on analyse rétrospectivement l'évolution de la littérature, il apparaît que la forme originale de création intellectuelle est constituée par le conte mystérieux.

A ce propos, on peut dire que toutes les nuances du fond s'apparentant à la force jusqu'à la tragédie sont présentes dans ces historiettes.

Généralement, le comique des situations est obtenu par les mimiques du conteur davantage que par le contenu de l'histoire, alors qu'au contraire le suspense s'exprime par des allusions mystérieuses et superstitieuses (fantômes, etc...).

Les tragi-comédies consistent à introduire des circonstances propres aux récits d'épouvante, et de conclure sur la fugacité de l'apparition imaginaire.

Plus tard, apparurent les chansons :

Il s'agissait d'abord de simples traductions ("L'eï moun ome", "Mandrin", etc...), puis de véritables adaptations de textes inédits sur des musiques d'emprunt ("Vouaï que rigoulado").

Notons à ce propos que le thème des chansons est toujours gai ou ironique, à l'inverse de celui de la plupart des légendes.

Avec la seconde guerre mondiale, la littérature d'inspiration bellinoise disparaît et ce n'est que vers 1966 qu'entraînés par le dynamisme de leur Curé, les Bellinois prennent peu à peu conscience de la richesse culturelle de leur civilisation.

Désormais, la modernité n'impose plus sa loi à tous les esprits et on voit renaître une pensée proprement bellinoise, tout d'abord sous forme de timides poèmes, puis d'articles engagés et enfin de véritables romans miniatures renouant en quelque sorte avec la tradition originelle.

Ce mouvement paraît malheureusement s'évanouir à nouveau, après avoir sensiblement amélioré l'image de la vallée aux yeux de l'intelligentsia.

La littérature bellinoise apparaît donc comme étant fondamentalement orale, et ses racines profondes semblent trouver davantage leur expression dans les antiques légendes, plutôt que dans une étude savante des vers ou des plaisanteries parfois obscures des chansons et poèmes.

Malgré la difficulté inhérente à toute tentative de sensibilisation, ces quelques lignes s'efforceront de traduire au mieux les différents aspects de cette culture et de cette philosophie.

1. Les chansons

Quoique fort nombreuses, les chansons reflètent rarement la mentalité des montagnards.

Outre celles que l'on peut classer comme des "plagias" d'airs ou de thèmes connus, certains couplets exhalent pourtant une ironie acide et féroce, tel ce passage de la chanson "Neno" raillant les amours de deux vieux :

De l'uïs de soun balcon
Quont'i faï la ghincheto
I sort de sa mèizoun
E iè faï deco rizeto
Chal pà lour n'en vouïsser
I fon pà gron tapage
Chal creïre que lou piazer
Isto ben a tout age.

De la porte de son balcon
Lorsqu'il l'épie
Elle sort de la maison
Et elle fait aussi des grâces
Il ne faut pas lui en vouloir
Ils ne font pas grand tapage
Il faut croire que le plaisir
Convient à tout âge.

Certains thèmes illustrent remarquablement la société patriarcale, tels ces couplets de la chanson de "Barbo Tisto Pasquier", rapportant les tribulations d'un père, dont les filles soulèvent de façon excessive l'enthousiasme des prétendants :

A l'a vourgù prouvar
de n'en demantar uno
ma dron que lou lèïssar parlar
i l'on mandà èï clhiar de luno

Il (le prétendant) a voulu essayer
d'en demander une (des deux filles en question)
mais avant de le laisser parler
ils l'ont envoyé au clair de lune

ou encore

Vous poulhe empédir
a l'anavo dizem a soun païre
senço voste counsentament
i farion pà ben gaïre

Vous ne pouvez rien faire
disent-ils à son père,
sans votre consentement
ils ne peuvent rien

Parfois se manifeste aussi le clivage social.

L'avio fin de n'escrivent
sabion pà qui èro aquel ome
a l'anavo en fazont soun vaïon
oube tuchi si diplome

Il y avait un écrivain (parmi les prétendants)
ils ne savaient pas qui était cet homme
il allait, faisant son vaillant
avec tous ses diplômés.

La "chansoun nouvello" de Barbo Cerezin ressemble dans le fond et dans la forme aux ballades courtoises des troubadours.

Un jeune homme, de condition aisée, parlant le français, courtise une jeune lavandière bellinoise insensible à ses élans, et qui éconduit le galant trop entreprenant, en lui répondant à "Nosto Modo", c'est à dire dans sa langue maternelle.

Tout doux chère beauté,
vous troublez la fontaine,
où vous irez laver
ma sensible Chimène

Aco vous sgardo pà
filà, filà moun brave
a suï pà acuello que pensà
lèïssà me, chal qu'a lave

Cela ne vous regarde pas
filez, filez mon brave.
Je ne suis pas celle que vous pensez
laissez-moi, il faut que je lave.

"Vouaï que rigoulado" et "la chansoun de la vallado", nous instruisent sur les travers des filles de chaque village.

La première emprunte sa musique au thème de la valse brune. Parmi ses strophes s'imposent un portrait intéressant :

De la jouventù aven lou capitani
aquel aqui a encà en pàou de saber far,
mà soulement l'èi en diaoù de lapani
qu'èi troubarè pà a se mariar

Prouprietari de na grondo chooulièro
Filhès a suï deco encà da gherdiar
Per si barbis èï voulario n'aretiero
Ma crèien qu'èï pol se broussar.

De la jeunesse nous avons le capitaine,
celui-là est encore bien éduqué
cependant c'est un tel coquin
qu'il ne trouvera pas à se marier
Propriétaire d'un grand jardin,
Filles je suis un bon parti
Pour ses moustaches il voudrait bien
une héritière
mais nous savons qu'il n'a aucune chance.

Quelques clichés ne manquent pas à la poésie :

Anen deco a la ruà de la messo
aqui l'èï se deverten
lou sacrist oube sa campaneto
tout lou jour faï lou vaï e ven.
E s'en bot que la messo souono
uno uno les vehen arribar...

Allons aussi au village de la messe
là nous nous divertissons
le sacristain avec sa campane
tout le jour fait le va et vient
Et, dès que la messe sonne,
nous les voyons arriver une à une.

La seconde chanson instruit chacun des défauts des filles de Blins, et conclut à la nécessité d'en importer de Turin.

En partont deï serre
deï serre deï Chazal
la l'ea de belles filhès
ma les vehen pà èï bal
se la l'èï n'à de brutès
les couneïssen pà toutès
Lès joliès que la l'éa
soun jo accaparà.
En passont èï Fountanil
a la ruà di squerniaïre
l'èï a de belles filhès
ma l'a l'èï na pà gaïre
les soun grondes e grassès
aquelles arougandassès
s'en bot qu'èlles n'on un
les parloun pà pus en degun...

En partant du replat du Chazal
il y a de belles filles
Mais nous ne les voyons pas au bal
s'il en a des laïdes

nous ne les connaissons pas toutes
les jolies, sont déjà toutes mariées.
En passant au Fountanil
à la ruà des plaisantins
il y a des belles filles
mais elles sont rares
elles sont grandes et grasses
ces arrogantes,
dès qu'elles ont un prétendant
elles ne parlent plus à personne...

Achevant ce rapide tour d'horizon de la chanson Mandrin, célèbre bandit ayant vécu de 1724 à 1755, et bien connu en Dauphiné, donne un exemple de morceau bien rythmé :

La charità madamo
la charità d'en soldi
en soldi de vosto sococho
me faï lou cor countent

Refrain:
E vivo Mandion
Tuchi jour mandioou moun pon
E faou moun tren
E vivo Mandion

Quont'a introu din la gghièizo
a séméou en gran rèi
Tout lou mounde me faï plhaço
en vehont mi sooudà

Refrain

La chamizo que mi pouortou
Ho, i'a ben quienze o sézo an
Ma l'èi encà de la bestizo
de se chambiar ton souvent

Refrain

A l'oumbro de n'arbou
aï basti ma mèizoun
a pagou pà de patento
e pà de permission

Refrain :

La charité Madame,
la charité d'un sou
un sou de votre poche
me fait le coeur content

Refrain :

E vive Mandrin
Tous les jours mendiant mon pain

et faisant mon train
et vive Mandrin

Quand je rentre dans l'église
je ressemble à un roi
tout le monde me fait place
en voyant mes soldats.

Refrain

La chemise que je porte
Ho, elle a bien quinze ou seize ans
mais c'est encore de la bêtise
de se changer si souvent

Refrain

A l'ombre d'un arbre
j'ai bâti ma maison
je n'ai pas de patente
et pas de permission

Refrain.

2. Les légendes

Les légendes constituent une sorte de reflet virtuel de la mentalité des peuples qu'il s'avère souvent difficile d'analyser et de comprendre.

Toutes semblables, toutes différentes, elles possèdent fréquemment un caractère irréel, parfois merveilleux, parfois terrifiant, qui incline un esprit rationnel à les considérer comme de pures fictions.

Pourtant, bien des légendes recèlent ce fond de vérité qui les place dans une position spécifique par rapport aux phénomènes ethnologiques.

Pour notre part, il nous a paru sage de renoncer à livrer de telles spéculations, gratuites par la force des choses, et cet exposé se bornera à décrire le plus simplement et le plus honnêtement possible, les choses que racontaient les vieux Bellinois.

Leurs sujets, forts semblables à ceux rencontrés au sein de vallées voisines du même type, évoquent tantôt de terribles batailles ou l'existence de trésors enfouis, tantôt de troublantes aventures ou des phénomènes essentiellement surnaturels.

Quelques contes semblent en revanche être seulement destinés à égayer les veillées par leur caractère plaisant ou merveilleux, ou à relater quelque lointaine catastrophe ou anecdote de la vallée.

pour la clarté de l'exposé, les légendes bellinoises ont été regroupées par thèmes, concernant d'une part les belles histoires, d'autre part les contes mythiques.

Belles histoires et anecdotes

Quoique par nature, ce type de récit, nécessairement lié à l'histoire et à la géographie de la vallée, ne séduise guère que ceux dont le hasard a pu conduire les pas sur les sentiers de notre région, il paraît intéressant de les citer, au moins à titre d'exemples.

Un proverbe assure ainsi : "Penche, penchenoour, siès pu richo que se foussès cuberto de fèes et de moutoun", garantissant ainsi que la montagne nommée "Penche" recèlerait d'importants gisements aurifères.

Blins est riche de telles légendes, à peine exprimées par une phrase :

dans le même esprit, les vieux racontaient qu'une cloche toute faite d'or aurait été cachée dans la Casso de Preifiol, énorme moraine constituée de blocs que la route traverse pour se rendre du Chazal au village de granges de Sainte Anne.

Ou encore que, non loin du Pelvo D'Elva, sur le col de la Bicoco, un peu en contrebas, un général aurait enterré sur une vaste plate-forme creusée à cet effet, un considérable trésor de guerre : plusieurs personnes seraient allées le chercher mais, dit-on en vain...

Comme tous les enfants de la montagne, les petits Bellinois rêvent de batailles : là encore, leurs grands parents ont matière à les émerveiller quitte à rehausser de merveilleux quelques instants mouvementés de l'histoire de la commune. On assure ainsi qu'un jour, au pied du Bric de Chamoussiere, dans le massif du Pelvo d'Elva, eut lieu une sanglante bataille :

A cet endroit, on retrouve encore de petits talus, vestiges des tombes où furent enterrées les victimes de cet affrontement. Depuis ce jour, on nomme ce lieu Clhot di Mouort (replat des morts).

Fait remarquable, de tels récits comportent malgré de nombreuses transmissions de bouche à oreille, un luxe de détails impressionnant et, comme le montre l'histoire suivante, les légendes possèdent parfois un fond de vérité historique :

1744 marque une grande bataille de la Guerre de Succession au trône d'Autriche qui opposa les franco-espagnols aux austro-piemontais sur les versants de Monte Cavallo (baptisé depuis par les Bellinois la Batalholo).

Les Piémontais s'étaient cachés sur le replat de la Batalholo, situé en contrebas du Pic de Peïro Lonjo, espérant tendre ainsi une embuscade aux Franco-Espagnols venant de Maurin par le col du Lautaret et empruntant de ce fait, à coup sûr, le fond de la vallée.

Ces derniers parvenus au Chazal, premier hameau rencontré depuis le col, s'informèrent et, malgré le mutisme des habitants, réussirent à acheter le silence d'un certain Prin (Perrin) moyennant une casquette remplie d'or.

Les Espagnols, avertis de la position de l'ennemi, gagnèrent à la faveur de la "neblho basso" (brouillard) la crête de Peïro Lonjo d'où ils pouvaient dominer l'armée austro-piémontaise.

La difficulté fut alors de mettre en oeuvre un moyen permettant à la troupe de descendre l'à-pic surmontant le replat où stationnait la victime :

Le problème fut résolu par la construction de ponts, et la légende précise même que les soldats utilisaient des paniers pour transporter des matériaux.

Puis se fut l'embuscade :

La bataille fit rage trois jours durant lesquels le torrent qui prend sa source non loin de là coulait ensanglanté.

Au terme de ce combat qu'ils savaient sans issue, les Piémontais prirent la fuite à la faveur du brouillard et dévalèrent la pente dans le plus grand désordre en direction du Balz.

Nombreux furent ceux qui, entraînés par leur élan, tombèrent dans les barres rocheuses dominant le hameau.

Plus tard, ils se retranchèrent à Bertines, au dessus de Château-Dauphin.

Les vainqueurs, après avoir précipité Prin du haut de la falaise "pountarello" de la Batalholo, descendirent de la vallée de Blins où ils établirent leur campement près de la Ruà la Glhèizo : leur misère était telle qu'ils pillèrent le hameau jusqu'à la paille de berceaux aux dires de certains.

Quelquefois, la légende revêt un caractère plus traditionnel :

On rapporte qu'à l'origine les Bellinois étaient incapables de traiter le lait afin d'en obtenir le beurre et les différents fromages.

Fort heureusement, certaines fées détenaient les procédés permettant de confectionner successivement ces aliments à partir du vin liquide.

Apitoyées par le sort misérable de certaines familles, elles décidèrent de leur livrer les différentes recettes, à condition toutefois que les bénéficiaires évitent de divulguer le secret.

Le premier soir, elles vinrent et expliquèrent la manière de battre la crème pour obtenir le beurre.

Tous gardèrent le silence, aussi le soir suivant les "foulatounes" confiantes enseignèrent comment, une fois le beurrre formé, on pouvait utiliser les sous produits successivement sous forme de "toumo", "rescassot", "saras", etc...

Arrivées à la "jounca", quelqu'un trahit et les "foulatounes" irritées refusèrent de fournir la dernière formule magique consistant à tirer une certaine cire du lait.

Depuis personne ne revit plus jamais les mystérieuses créatures qui se réfugièrent, dit-on, dans les gouffres où on peut encore aujourd'hui entendre leurs gémissements (les "foulatounes" de chaque ruà occupent un lieu différent).

Cette histoire peut paraître étrange, et pourtant... qui douterait de la nature magique de l'inspiration de nos grands-mères ?

Dans un ordre d'idée voisin, la légende du Senghi reprend un thème classique de la littérature montagnarde expliquant certains désordres de la nature comme le résultat d'une lutte entre Dieu et le Démon.

Le Senghi, ainsi nommé à cause de sa teinte rougeâtre, est un gigantesque rocher posé à mi-pente du versant abrupt de la Rouchalho.

Son immense paroi surplombante et imposante masse en équilibre semblent menacer le minuscule hameau de granges du Crouset construit à ses pieds.

On comprend qu'un tel paysage ait donné naissance à la merveilleuse histoire que voici.

Un jour, Dieu assis sur le sommet du Pelvou de Chabriero, contemplait la vallée de Blins qu'il venait de créer, lorsque le démon lui lança un défi :

"Vouloou que jouen a qui de nous duï a lou maï de biaï per mondar de peïres a meso pento de la moutanho ? "

Il s'agissait de lancer des rocs de telle manière qu'ils demeurent en équilibre sur les pentes des montagnes.

Importuné par cette proposition, le Créateur décida de donner une bonne leçon au Malin et sans mot dire, il saisit un énorme bloc pour le projeter sur les pentes de la Rouchalho où il demeure encore aujourd'hui.

Satan, fou de rage, se mit à catapulter le plus loin possible, mais dans un grand désordre, une énorme quantité de roches, sans jamais réussir à en placer une seule sur le versant : tous ses efforts se soldèrent par un amoncellement informe de blocs gisant dans la vallée au bas de Plhon deï Melze.

Devant son échec, notre diable se laissa emporter par une telle colère qu'il fit un faux-pas, trébucha et s'écroula dans l'aride vallée de Maurin.

Ce récit peut vous paraître étrange, et pourtant les faits sont là.

Le morceau manquant à gauche du Pelvou de Chabriero correspond bien au Senghi alors que le désordre et la laideur de la casse de Preifiol ne peut être que l'oeuvre d'un être stupide et malfaisant...

Certains récits s'apparentent davantage à des farces qu'à des fables.

Il était une fois, un cordonnier très courageux, ne craignant rien ni personne, il veillait toujours les défunts.

Une nuit, alors qu'on lui avait confié cette tâche, il emporta son ouvrage et chantait tout en frappant le cuir.

Le mort se lève et lui dit :

"Lorsqu'on veille les morts, on ne chante pas !"

Sans hésiter, il prit son marteau et le lui envoya à la tête en disant :

"Lorsqu'on est mort, on ne parle pas !"

Certaines aventures de ce type sont attribuées à des héros réels ou imaginaires tels que Barbo Joun Isac et Dondo Juano Bourneiretto.

Ils avaient un alpage à Gronjo Trinjo où ils demeuraient en été avec quelques moutons.

Barbo emmenait paître ses brebis près du bouquet d'arbres au lieu-dit Sol Deï Preire.

Un jour, il vit un animal féroce surgir des fourrés, la queue tendue et la gueule ouverte, se précipiter vers le troupeau.

Il se dit : "Quel diable d'animal est-ce ?"

Puis sans hésiter, il se précipita, enfonça sa main dans la gueule de l'animal, prit la queue, le renversa : c'était un loup...

Quelques récits demeurent attachés à la personnalité de leur auteur tel Martin de la Rubeiretto, qui, appuyé sur son bâton, contait ses propres mésaventures, interrompant son monologue par de longs silences après chaque phrase.

Sa manière de parler "avec le nez" ajoutait encore au mystère de sa voix monocorde et peut-être donnait-elle une note vraisemblable à ses extraordinaires récits :

"L'autre jour, je suis allé couper du bois au Clhoutet, tous mes fagots étaient prêts, j'étais épuisé, midi sonnait, j'avais très faim, je m'asseyais près d'une grosse souche - "Ha si

j'avais une bonne "poulento a la cramo, quel régal !" - je me tourne; une "poulento" m'attendait, fumante...
M'étant restauré : "Ha, si j'avais des cigares ! - je me tourne et aperçois deux cigares..."

"Une autre fois, je suis parti à la chasse à la Foullo, j'ai pendu ma lanterne à un arbre et je me suis embusqué derrière les granges.
Lorsque l'animal est passé sous la lumière, je l'ai bien vu, j'ai tiré, je l'ai foudroyé..."

Les récits de chasse au chamois revêtent généralement un caractère plaisant :

Barbo toni a été invité à participer à une battue. Isolé dans la neige et le brouillard, il tremblait de froid et de peur.
Des images angoissantes lui torturaient l'esprit :

N'est-ce point en ce lieu que vit cette bête noire solitaire aux cornes longues et pointues envoyée par le Diable pour emporter à l'enfer les téméraires et les audacieux ?

Barbo Toni, tremblant comme une feuille, prie pour son salut tout en scrutant attentivement les ténèbres.

Soudain, ses cheveux se dressent sur sa tête : il aperçoit sur un rocher, surgissant de la brume, un monstre aux lignes élancées qui le fixe, immobile et menaçant...

C'en était trop !

Paniqué, il tente de prendre fuite, saisit le fusil, le coup part, le chamois s'écroule, foudroyé...

Parfois, la légende s'assombrit et retrace de façon plus dramatique, quelque anecdote d'un passé douloureusement vivant, et il faut évoquer la triste aventure d'une petite fille originaire de l'un des hameaux de la commune voisine de Château-dauphin, placée comme bergère chez des propriétaires de Blins.

Un usage, demeuré en vigueur jusqu'à une période de très récente, voulait que, durant la belle saison, on loua comme bergers les enfants des familles pauvres chez les paysans les plus aisés, en échanges d'un modique salaire, d'une paire de chaussures et bien entendu de la nourriture.

Ces enfants résidaient donc dans des chalets d'été (Gronjo ou Arberc) avec la patronne (Massiero) et le troupeau, pendant que les autres membres de la famille demeuraient au village (Ruà) pour cultiver les champs.

La petite fille en question passe donc ses journées dans un haut vallon, avec comme seuls compagnons ses vaches et ses pensées amères.

Ah ! si elle avait pu emmener sa poupée de chiffons !

Pourquoi fallait-il qu'elle demeure là-haut, avec cette patronne qu'elle haït, alors que tant d'enfants vivent des jours heureux auprès de leur mère !

Un jour la patronne envoya la jeune bergère au village pour y quérir quelques vivres.

La petite fille, cheminant sans enthousiasme, aperçut soudain un sentier qui semblait conduire sur la grande roche d'où elle pourrait sans doute apercevoir le toit de sa maison...

Cédant à la tentation, elle se précipite mais, parvenue sur cette proéminence, la brume (neblho) lui masque peu à peu le paysage.

Poussée par quelque sentiment, elle se précipite vers le vide pour mieux voir. Sa marche fébrile la conduit jusqu'au milieu des à-pics encombrés de verdure caractéristiques à Blins.

Soudain, elle est prise de vertige, le terrain roule sous ses pieds, l'herbe sèche à laquelle elle se cramponne cède et la petite fille roule jusque sur les rives du torrent qui baigne le bas de la falaise et qui l'avait attirée.

La petite bergère gît désarticulée auprès de ce béal devenu paisible, comme une poupée de chiffons...

Quelquefois, la tristesse fait place au drame sanguinaire et l'image de ce truand condamné par ses habitants à être broyé sous les meules du batoour (Moulin à chanvre) de Fountanil ne laisse pas indifférent.

Bien entendu, les récits plus particulièrement consacrés à la vallée évoquent souvent les anecdotes bien fades pour le profane ou l'étranger mais pleines de signification pour qui sait les écouter.

Les vieux racontent que le Chazal, fondé par des bergers, auraient été le premier hameau de Blins. Plus tard, on aurait construit d'autres villages mais à des périodes différentes.

Ainsi, le lieu-dit Mai di Brun, indiqué par une grande croix commémorative, plantée entre les Celles et le Chazal, face au jardin potager collectif "chooulières" où certains villageois des deux hameaux ont des concessions, aurait jadis été occupé par un hameau.

Une terrible avalanche sautant la butte protectrice du Rouchasset aurait emporté le Mai di Brun.

Plus tard, les malheureux survivants auraient fondé les Celles, à quelques centaines de mètres de là.

Les légendes montrent aussi que les colères des torrents ne sont pas le propre de notre époque.

Ainsi, on relate que l'énorme ravin du Béal à la Combo, séparant les Celles de Prafoouchier, n'existait pas jadis.

Toujours dans le même esprit, nous trouvons la légende de Matiou Barna di Parondier.

En l'an de grâce 1837, une avalanche emporta sept hommes au Coumbal la Barro, alors qu'ils revenaient du marché de Venasco.

Un seul d'entre eux, transporté jusqu'au Truc par l'avalanche, avait survécu à la terrible catastrophe.

Après plusieurs heures d'efforts et de recherches, les secouristes improvisèrent une chapelle ardente dans la petite église de Saint-Joseph, située à la Rubiero.

La nuit suivante, Matioou, qui venait de surveiller son "paroour" entendit tinter la cloche de Saint Joseph.

Tout d'abord effrayé, il se ressaisit vite : "I mouort souonoun pa les campanes", courageusement il gravit la pente et parvint à la petite chapelle où la cloche continuait à s'agiter.

La porte étant toujours close, Matioou pensa que le mauvais plaisant se cachait sur le toit.

Désireux à son tour de jouer une bonne farce, il gravit son échelle et quelle ne fut pas sa surprise de trouver, coincée dans le trou du cordon de la cloche, une martre que l'odeur des cadavres avait attirée...

Il n'est pas exclu qu'une légende retrace même une réalité avec grande précision.

De nombreux Bellinois portent le même nom de famille et ont souvent recours aux surnoms, notamment pour individualiser des individus portant le même prénom.

Le cas le plus typique est celui du Plheine où tous les habitants se nomment Levet.

Ces surnoms ont leur histoire et, faute de pouvoir les rapporter toutes, pour d'évidentes raisons d'intérêt et de respect envers ceux qui les portent aujourd'hui, le choix s'est porté sur celui de Baltazar.

Jadis, de nombreux Bellinois protestants se seraient convertis au catholicisme, à l'exception d'une famille très réticente demeurant à la Rubiero.

Pour briser cette attitude, on proposa à cette dernière de suivre l'exemple général en échange d'un champ.

Le marché fût conclu et le surnom de Baltazar (baptisé) attaché pour l'éternité à ces personnages peu dociles.

La morale n'est pas toujours absente de ces histoires merveilleuses.

Ainsi, lorsque les habitants du quartier N'Aout décidèrent de construire leur église (l'actuelle paroisse du Saint-Esprit), les femmes, voyant la nonchalance avec laquelle les hommes se mettaient au travail, décidèrent de montrer le bon exemple en allant chercher le sable au torrent dans leurs grands tabliers (Fooudil) :

Ce geste, dit-on, décida les hommes honteux à entreprendre l'ouvrage achevé en 1770.

Les récits mystérieux

Parallèlement à ces récits, relativement peu significatifs, existe toute une série de légendes d'essence mystique, reflet manifeste de la croyance populaire.

A la Pousterlo existait, caché sur la poutre d'une maison hantée, un grimoire fort ancien composé de feuillets blancs et de feuillets de teinte rougeâtre dont la lecture était interdite.

Un téméraire s'aventura un jour à entrouvrir les pages maudites et aperçut à travers un grand fracas, une gigantesque charge de cavalerie dévaler l'imposante Rocho Miront.

Effrayé, il ferma le livre et l'apparition s'évanouit.

Dans un ordre d'idée voisin, nos vieux racontent aussi qu'au temps passé, des villageois se plaignaient du vacarme nocturne s'élevant d'une grande maison inhabitée : des lueurs apparaissaient aux fenêtres et des gémissements troublaient chaque nuit la quiétude du voisinage.

Le propriétaire excédé, se rendit chez le Curé, en vue de prendre toutes mesures nécessaires et faire cesser ces rumeurs terrifiantes.

Sans hésiter, le saint homme revêtit son surpli blanc, passa son étole et saisit l'aspergeoir.

Suivi d'une petite troupe, il se rendit devant la porte de la maison.

Lorsque le bruit mystérieux se fit entendre, il dit :

"Sé quarqu'un a besounh de carcaren qu'ei s'avanço e ou dise" (Si quelqu'un a besoin de quelque chose, qu'il avance et le dise).

Une ombre noire à forme humaine s'avance et répond :

"Mi polh pa vous dir, suï pa outourisa, ma la ven quarqu'un que vous ou dire peï" (Je ne peux pas vous expliquer, mais quelqu'un viendra qui vous le dira).

Le prêtre fit alors une prière, une bénédiction, puis répéta la même phrase.

Après qu'une forte rumeur se soit faite entendre, une ombre grise avança en répétant la même formule que sa soeur noire.

Une troisième fois le Curé, après quelques paroles sacrées, prononça encore sa phrase.

Quelques minutes plus tard, une ombre apparait et dit :

" La razoun deï brui d'aquesto meïsou leï que lou prouprïetari qué la god, i'és pa sio... i es d'aquel jouve qu'ei gardo coumo servitour... Sé voulè que la quite, cha qu'ei la rende a n'aquel qu'ei parten" (le bruit qui hante cette maison est provoqué par l'illégitimité de son

propriétaire : la bâtisse appartient à son jeune serviteur. Si vous voulez que cela cesse, rendez-lui justice...)

Ainsi l'ombre noire était celle de son fils qui, tout en étant au courant de la chose, n'avait rien dit, et la blanche celle du père de l'actuel propriétaire qui venait de mourir, tout en ayant toujours ignoré les actes frauduleux de ses ancêtres.

De même, on rapporte qu'une nuit des Fournier (paysans chargés du fonctionnement du four collectif) auraient été interrompus dans leur ouvrage par un formidable vacarme provenant d'une maison située non loin de là.

On eut dit que des lauzes et des planches étaient projetées du toit sur le sol.

Pensant qu'il s'agissait d'un incendie, ils se précipitent et aperçoivent d'aveuglantes lueurs derrière les fenêtres de la construction...

Quelques histoires témoignent de la place de la mort au sein des coutumes populaires.

Jadis, le cimetière des Celles attenait à l'église, aujourd'hui une rue les sépare.

Lorsqu'on aménagea ce passage, il fallut déplacer certaines tombes. C'est à cette occasion, qu'un villageois peu délicat, découvrant le cercueil d'un de ses compatriotes renommé pour sa joyeuse humeur et enterré là quelque temps auparavant, railla ce dernier après l'avoir placé debout dans sa caisse contre le mur : "Fas pa pus lou furp a uro !" (tu ne fais plus le malin maintenant !)

Une voix venue d'ailleurs se fit alors entendre : "Laiisso 'n pas i mouort, la nuèch qué ven sèrès peï embé mi" (Laisse les morts en paix, la nuit prochaine tu seras sans doute avec moi).

Et la nuit suivante, il alla le rejoindre...

Une autre légende encore plus troublante, assure que quelques plaisants décidèrent, pour se moquer du Curé un peu lourd d'esprit, de simuler la mort de l'un d'entre eux.

Il était convenu qu'au moment où, sur le bord de la fosse, le saint homme prononcerait les paroles sacrées "Dum veneris ?" (d'où viens tu ?), le compère caché dans le cercueil répondrait : "A venou de la Coumbetto" (Je viens de la Coumbetto, pays d'origine du Curé).

Il en fut fait ainsi, mais lorsque le Curé prononça le "Dum veneris", personne ne répondit : notre compère était bel et bien mort...

Les récits les plus brefs s'avèrent les plus intéressants, comme le montrent ces histoires troublantes.

La main blanche

Un soir d'hiver, alors que la neige tombe à gros flocons et que la tempête fait rage, un nouveau-né se meurt lentement.

Soudain la tourmente s'apaise, une main horriblement blanche et décharnée apparaît à la fenêtre dans une lueur blafarde : elle est venu prendre l'esprit de l'innocent...

Barbo Barna

Dans le silence de la nuit, Barbo Barna entend des bruits de pioches et de pelles dans le cimetière.

Parfois même, il perçoit le bruit des planches d'un cercueil tomber de l'âme...

On rapporte même qu'en Juillet 1911, vivant seul au village avec son fils, dans sa maison jouxtant le cimetière, il réveilla celui-ci au milieu de la nuit :

- "Ecoutes, écoutes, tu n'entends rien ?"

- "Non !"

- "J'entends le bruit d'un marteau enfonçant des clous, comme lorsqu'on ferme une caisse de mort."

- "Non ! J'ai sommeil, laisse-moi dormir !"

- "Je t'assure que j'entends des bruits ! On va recevoir une mauvaise nouvelle."

Deux jours plus tard, le père se rendit au marché de Château-Dauphin où il acheta des prunes.

Au retour, il monta directement au chalet d'alpage du "Plhon deï Melzé" où résidait en été le reste de la famille et dévora, chemin faisant, la plupart des fruits.

Assoiffé par la marche, il se désaltéra à une fontaine glacée.

Deux jours plus tard, cet homme rayonnant de santé, mourut d'une congestion pulmonaire.

Légende de Rouï

A l'aurore d'une belle journée d'été, deux hommes montant aux "arberc" de Rouï voient un énorme feu briller en un point de la montagne.

L'année suivante, l'un de leurs proches parents est emporté par une avalanche, à la même époque de l'année et à l'emplacement précis du foyer mystérieux...

Dondo Ninot

Une femme mystérieuse, Dondo Ninot, vêtue d'une robe noire, d'un châle et d'un foulard à fleurs, déambule parfois la nuit sur la route, entre Rocho Peça et les Pusterles, sans faire aucun bruit ni rouler aucune pierre.

Parvenue au pont franchissant le ruisseau du Coumbal la Coumbo, elle quitte la route pour monter le long de ce dernier et se perdre dans les ténèbres.

Apparition

Un matin vers les aurores, une femme partant au pré, passe devant une maison et voit une femme sortir de la "fougagno" (cuisine), descendre les escaliers et pénétrer aussitôt dans la "voouto" (étable) sans aucun bruit.

Machinalement, elle lui lance le traditionnel "boun-jour dondo !" puis, montant la ruelle, elle réalise soudain que celle à qui elle venait de dire bonjour était morte quelques semaines auparavant.

Légende de la Bicoco

Un soir, un soldat faisant les manoeuvres à la Bicoco fait le mur pour venir voir sa belle aux Celles.

Un "cuelh" (morceau de gerbes) enflammé et crépitant le suit pas à pas jusqu'à Varacho où il s'évanouit comme par enchantement...

Les légendes d'animaux fantomatiques sont fréquentes.

Un petit agneau blanc apparaissait entre les chapelles de Saint-Sixte et de l'Ange Gardien à une femme qui refusait de se mettre au fond de l'église alors qu'elle était en deuil.

Sur un certain champ, lorsqu'on allait récolter le chanvre de nuit, un gros chat blanc fouettait de sa queue les jambes des femmes tout en miaulant.

Un jour une dame offensée par cet animal entreprenant, le frappa et le blessa;

Le lendemain, on vit un homme porter la même blessure que le chat...

Un tailleur "sertour" allait travailler à domicile et rentrait tard chez lui.

Sur la route du retour, il apercevait tous les soirs, un chat noir qui le suivait.

Importuné par cet animal audacieux, il lui lance un coup de ciseaux et le blesse.

Le lendemain, il aperçut une femme dont le "cougnet" (ruban ornant l'arrière du collier) avait été coupé...

Pures inventions, fruit de la crédulité populaire, anecdotes romancées, récits fidèles, le terme de "légende" recouvre un domaine aussi riche qu'indécélable, dont il ne faut pas mésestimer la valeur intellectuelle.

Pétrie de bon sens et d'observations paradoxalement méticuleuses et subjectives, la culture populaire s'exprime à travers une véritable panoplie de symboles et de métaphores, naïves dans la forme, complexes et généralement logiques dans leur fond.

La difficulté, pour des esprits cartésiens, se situe donc au niveau de l'interprétation de ces images.

Apparemment limpides, elles semblent recouvrir une réalité profonde d'un savoir et d'une science obéissant à des règles différentes de celles dont notre siècle a fait sa loi.

Peut-être serait-il bon d'inviter le lecteur à examiner une nouvelle fois ces quelques historiettes, inévitablement affadies par la traduction en Français, sous un jour nouveau, tel ce visiteur qui, ayant parcouru la nef d'une église romane pour en pénétrer l'esprit, s'arrête au devant de chaque statuette pour en comprendre la signification profonde.

3. Les proverbes et expressions

Les proverbes et expressions constituent une source intéressante de la connaissance de l'âme populaire.

A travers eux se dévoilent, non seulement une morale et le cas échéant un savoir, mais aussi une sensibilité et une réceptivité particulières aux choses de la vie.

Certes, énumérer des expressions et des proverbes paraît bien inutile et fastidieux.

Pourtant, nulle part comme dans ces petites expressions usuelles, ne transparaît aussi bien l'âme montagnarde.

Le lecteur apprendra à découvrir proverbe par proverbe et expression par expression qui sont les Bellinois :

Des hommes avant tout pratiques, dotés d'un sens de la critique et de l'observation peu commun, et peut-être surtout de ce que l'on convient de qualifier de gros bon sens de la vie.

Mais il serait injuste de résumer la pensée bellinoise à du pragmatisme.

Le lecteur attentif saura aussi découvrir à travers ces phrases proclamant des évidences pourtant si souvent utiles à rappeler, une poésie nouvelle, inconnue voire opposée au technocrate et pourtant tellement plus prenante, tellement plus proche de la vérité qu'elle nous incite parfois à la réflexion...

Pour permettre une sorte de butinage, les proverbes sont classés par catégories et énoncés en Occitan.

Une traduction aussi explicite que possible, mais évidemment à éviter parce qu'altérant et atténuant la force de la phrase initiale, est proposée pour éclaircir le sens de certains d'entre eux.

Les expressions

Les expressions témoignent d'une grande sensibilité aux beautés naturelles mais aussi, il faut l'avouer, d'un redoutable esprit caustique.

Expressions courantes

Vouaï - Vouaï mami - Vouaï mami ma maire - Vouaï mami pàoure ome

Expression traduisant le dépit

Si que l'èi (suivi d'un adjectif)

Expressions administratives

Si que l'èi joli

Comme c'est joli !

Si que l'èi boun

Quel régal !

Soulét-soulà

Tout à fait seul

Siès mac en bouonoumas - Bouonoumas - Bouonoumas, vaï !

Tu es vraiment une bonne poire

Aoussó té, la faï en souleï a far sooutar (schapar) lou cul a'i ooucé
Lèves-toi, il fait un temps splendide (à faire sauter aux oiseaux)

A la fam coumo varacho a sé

Il a autant faim que ce que le torrent a soif

A la minja tout soun avéno
Il est surexcité (il a mangé tout son avoine)

Senso bur l'a pa sabour, ma senso sal l'a pa michour
Sans beurre il n'y a pas de saveur, mais sans sel rien n'est possible

Senso peno, senso engrais
Pas de peine, pas d'engrais

Strech èi brens, larc a la farino
Celui qui est large pour les choses chères est avare pour ce qui est bon marché

Ei vai se desjensont
Il est en pleine décadence (il tombe en ruines)

Despechous coumo n'a bouchardetto
Susceptible comme une bergeronnette

Lou scoubas trobo da dir eï ruabi
L'hôpital se moque de la charité
(Le balai à four, que l'on passe après la raclette pour écarter les cendres, critique cette dernière)

La faï tastaretto d'aouro
Il fait un brin d'air (à peine perceptible)

A suï ana i veïre, i m'on pa dich :
"Chon, perque siès-tu aqui ?"
Ma visite les a laissés indifférents
(Je leur ai rendu visite, ils ne m'ont même pas dit : "Chien, pourquoi es-tu là ?")

Incresta se pa peï !
Attention à ne pas dévisser (en montagne)

Sooutar dé val en courdèlo
Passer du coq à l'âne
(sauter du val - battage du blé - à la sangle)

Tuchi chon o tuchi vesso
Tous chiens ou tous charognes
(se dit à celui qui choisit sa nourriture dans le plat)

Gabé té sac, qué mi té strassou
Vante toi sac, et moi je te déchire

La vaï tout de l'ari a l'emparari
Tout va de mal en pis

Mé fas bétar la pèl su en bastoun
Tu me fais mettre la peau sur un bâton (Tu me tues de travail)

L'èi un pichot pon dé bur
C'est un petit pain de beurre (Oh le beau bébé !)

L'èi n'a caouso d'àoutre mount
C'est une histoire à dormir debout

Expressions comparatives

Nèc coumo en fus

Fâché comme un fuseau

Rédé coumo n'a rèis

Raide comme une racine

Malin coumo lou pécha

Malin comme un péché

Brisc coumo n'a chabro

Impétueux comme une chèvre

R'veïous coumo dé soldi

Dégourdi comme des pièces de monnaie

Fresc coumo na flhour

Frais comme une fleur

Chiar coumo n'espervier

... comme un épervier

Brut coumo sèt cul

Laid comme sept ...

Seren coumo n'oumbro

Pur comme une ombre

Vioou coumo la sal

Impulsif comme le sel

Estropia coumo en chaoul

Estropié comme un chou

Pichot coumo en jari

Petit comme une souris

Doous coumo n'a téco

Doux comme la manne

Amar coumo la suo

Amer comme la suie

Groussièr coum'en tach

Grossier comme un jeune veau

Nièr coumo n'a saoumo

Noir comme une anesse

Content coumo en lérou

Content comme un loriot

Lèst coumo n'a moustélo

Agile comme l'hermine

Maigré coumo en chonduèi
Maigre comme un "chonduèi" (paille de chanvre)

Imou coumo na traboulhèro
Souple comme un lacet

Les proverbes

a). Les proverbes et le climat

Les montagnards de Blins, à l'image de ceux des vallées voisines, avaient appris à lire le climat, non seulement à travers les nuages et les vents, mais aussi à l'aide du calendrier religieux, se référant aux jours vénérés pour caractériser certains phénomènes cycliques.

Se les neblhès von vés Maïra, pren ta fourcho e fenairo
Se les neblhès von vés Moourin, pren ta fourcho e beto dedin
Se les neblhès von vés Po, fenairo qui po.

Si les nuages vont vers le Val Mairo, prends ta fourche et fanes,
Si les nuages vont vers Maurin, prends ta fourche et hâtes toi de rentrer le foin,
Si les nuages vont vers Po, récolte celui qui peut.

Quonte lou soulelh se coujo embe lou chapel en testo, la pioou dron de la sio festo.

Lorsque le soleil se couche avec son chapeau, il pleut avant qu'il soit fête.

Nebhès roussès de séro, lou bel temp espero
Nebhès roussès de matin, lou marri temp es per chamin.

Nuages rouges le soir, espère le beau temps,
Nuages rouges du matin, le mauvais temps est en chemin.

La serena de Nuèch, la duro mac fin que lou dinar sio cuech

Ciel limpide de nuit, ne durera que jusqu'au petit déjeuner

Mois de Janvier
Son Ontoni la gran freïdour, Son Laouren la gran chalour
Pour Saint Antoine, le grand froid ; pour Saint Laurent, la grande chaleur

Jour creïssent, freït ardent
Jours croissants, froid ardent

Mois de Février
Febrier lou court, lou pièis de tout
Février le plus court et le pire de tous

A la Chandelièro, mèso fenièro e meso panatièro
Pour la Chandeleur, il faut disposer encore de la moitié de ses réserves.

Sonto Galeto faï coure le bialereto
Sainte Agathe fait courir le ruisseau.

Mois de Mars
Mars, lou souleth ès, ma la faï pa chaout
Mars le soleil apparaît mais le froid persiste

Mois d'Avril
Son Marc et Son Michel on pa enca fach lour uvernot
Saint Marc et Saint Michel n'ont pas encore déclanché leur petit hiver.

Abril a trento jour, se la piooughès trent'un la fario pà mal degun
Avril a trente jours, s'il y pleuvait trente et un jours cela ne ferait pas de mal.

Mois de Mai
Vuého ou pa vuhèò, maï bèto la fuèho
Qu'il le veuille ou non, Mai mettra la feuille.

Quonte la plhoou lou jour de l'assencioun, la poous despasso lou baroun
S'il pleut le jour de l'Ascension, la récolte de blé sera de mauvaise qualité (La poussière dépassera le tas)

A la fin d'Avril e a l'entra de Maï, la pu belo semenà se faï
A la fin d'Avril et au début de Mai se font les meilleures semences

Les puèlhès de Maï e de Son Michel soun pà jomès està eï cel
Les pluies de Mai et de Saint Michel ne sont jamais restées au ciel.

Lou très de Maï festo la crous
Ni se talho ni se cous
Ni se faï degun espous
Le trois Mai, ni l'on taille, ni l'on coud, ni l'on fait aucun époux (ce proverbe est lié à une fête)

Mois de Juin
Jugn, daï èï pugn
Juin, faux au poing

Son Médar a quronto jour a coumondar ma Son Barnabé i talho i pè
Saint Médar commande 40 jours mais Saint Bernabé lui coupe le pied

Mois de Juillet
Cha prene lou fen quont'èï ven, e lou blha quont'èï vaï
Il faut récolter le foin lorsqu'il est mûr

Se la plhoou per Son Jacou e Son Anno, la puèlho es de mano

S'il pleut pour Saint Jacques ou Saint Anne, la pluie est de manne.

Mois d'Août

Lou mès d'avoust tuchi ooussel on lour poust
Lou mès de setembre tuchi ooussel on lour membre
Au mois d'Août tous les oiseaux ont pondu
Au mois de Septembre tous les oiseaux ont leurs membres

Mois de Novembre

Sonto Caterino la fèo vol cino de fèn o de palho, basto que n'alhe
Sainte Catherine, la brebis veut souper de foin ou de paille, pourvu qu'elle en ait

Son Martin, tuchi ase bevoun de vin que noun n'en bevarè, saoumo seré
Saint Martin, tous les ânes boivent du vin, celui qui n'en boierait pas anesse serait.

Mois de Décembre

Sonto Bibiano, quronto jour e na semana
Sainte Viviane, 40 jours et une semaine (de climat identique)

A Deïneal leu soulelh a mouna de na pea d'en jal
A Noël, le soleil est monté d'un pas de coq

Deïneal senso luno, qui a douès fèès n'en vend uno
Noël sans lune, qui a deux brebis en vend une

Les proverbes et leur philosophie

Comme les expressions, ces proverbes témoignent d'une grande sensibilité qui n'est pas exclusive d'un solide esprit pratique et d'une redoutable critique.

Un trait commun parait se dégager dans la recherche de l'indépendance comme source de sécurité et de bonheur, et soutend comme corollaire un véritable culte du travail, de la bonne réputation, de l'économie et une redoutable défiance envers l'étranger.

Au hasard de ces courtes phrases, le lecteur pourra également s'interroger sur un sentiment religieux fondé sur une foi aussi solide que pragmatique.

Ben minjà, ben begù, na fumà val n'escù
Bien mangé, bien bu, une bouffée (de pipe), vaut un écu

Cha esse toumo dron que l'esse fourmage
Il faut être tomme, avant d'être fromage

Lou pas que pren la mulo, tout lou temp duro
Le pas que prend la mule dure indéfiniment (l'habitude est une seconde nature)

Se n'a frèmo es jolio disè ou mac en bot, lou diaou i r'diré set bot
Si une femme est jolie, dites-le lui seulement une fois et le diable le lui répètera sept fois

Tra fouol mat é terro giala lèissa ou mac éstar
Entre fous, imbéciles et terres gelées, ignorez-les donc tous

Fai toun pon embe la farino dé toun moulin
Bastis ta meisoun oubé les pèires dé toun clhapier
Fais ton pain avec la farine de ton moulin
Et prends femme dans ton quartier (le "clhapier" désigne une réserve de pierres à bâtir)

Frèmo barbuo, féo lanéo, ome senso barbo
d'acquié très cha se ne prene gardo
Femme à barbe, brebis laineuse, homme sans barbe
De ces trois là, il faut se méfier

L'èi mièi minjar tout ço qu'en a qué dir tout ço qu'en sa
Il vaut mieux manger tout que l'on a que dire tout ce que l'on sait

Lou pon di aoutre a set croustes
Le pain gagné chez les autres a sept croûtes

N'a chabro per palouc, na gialino per jouc, n'a fremo per meisoun
Une chèvre par pieux, une poule par perchoir, une femme par maison

Mario fortune sé douès espiès n'en fon pa uno
Mauvaise fortune si avec deux épis on n'en obtient pas au moins un

En es sempre tench que per i fournier
On est toujours teint par les plus sales

Qui vol pa lou tort crio sempre fort
Celui qui refuse d'avoir tort, crie toujours fort

Quonte te mariès, per se counouïsse cha minjar ser rup de sal
Lorsqu'on se marie, avant de se connaître il faut avoir mangé ensemble quarante neuf kilos de sel

Les pèires ribatoun ei clhapier
Les pierres se rassemblent sur le tas

Lou Boun Dioou saro pa tuchi passel
Le Bon Dieu ne barre pas tous les passages à la fois

Vént lou buooù, la vacho é chato la meisoun facho, ma pa d'aguèl que l'a facho
Vends le boeuf et la vache pour acheter ta maison terminée, mais pas à celui qui l'a construite

L'èspérienço pu bèlo se chato pa a la gabèlo
La meilleure expérience ne s'achète pas à la boutique (où on vend le sel)

La vièlhoujo pounjo
La vieillesse est lourde à porter

Ei boujo lou penas lou chon, pa per tu, per lou pon
Si le chien remue sa queue, ce n'est pas pour toi mais pour le pain

Qui naïs mul, ven pa jomès caval
Celui qui naît mulet, ne devient jamais cheval

L'asé cassa se réssent
L'âne blessé par son bât sursaute de douleur lorsqu'on le charge

Qui és mouort n'en pol papus
Qui és vioou se douno la vertus
Celui qui est mort ne peut plus rien
Celui qui est vivant se doit de prendre son mal en patience

Qui travalho pa da poulhen, cha qu'ei travalhe da rosso
Celui qui ne travaille pas étant jeune, il faut qu'il travaille étant vieux

Tout ven a talh, fin dé lés ounglhès a pelar i' aï
Toute chose peut servir, même les ongles pour peler les aulx

Sé lou jouvé sabés é se lou vièï poughès, lou mount serio prés
Si la jeunesse savait et si la vieillesse pouvait, le monde serait pris

Joli en faïço, brut en piaço
Beau bébé devient un adulte laid

Mesfia-sé d'i chorni, borni et d'aquie que duèrmoun
Il faut se méfier des sourds, des borgnes et de ceux qui dorment

Chasque ooucèl, trobo soun ni bèl
Chaque oiseau trouve son nid beau

Chasque uïs a soun tabuis
Chaque porte a sa butée

Maï gent, maï tourment
Plus il y a de personnes réunies, plus il y a de tourments

Ente i son e i countent, n'ase trousséa i pouorto tuchi
Qu'il s'agisse de Saints ou de contents, un âne chargé d'une trousse (paquet de foin de 50 kg) peut encore les porter

Mouort la serp, mouort lou velen
Morte la vipère, mort le venin

L'a pa pichoto mèisounetto qu'aïsse pa sa crouséto
Il n'existe pas de maison (si petite soit elle) qui n'ait pas sa petite croix

N'asé de mès, lou pénas i sécho
Un âne de moitié, la queue lui sèche

Un bot d'achapa, cént d'accusa
Attrapé une seule fois, accusé cent fois

Qui affilo désabito
Celui qui loue son bien en perd sa jouissance

Di pa mout sé sas pa tout
Ne dis mot si tu es mal informé

En pol pa dounar en càous a toutès peïrès qu'en réscouontro
On ne peut pas donner un coup de pied à toutes les pierres que l'on rencontre

Dron qué dé béïssar, mounto
Avant de descendre, monte donc !

Scoouto sempre é creï ço que vos, lou douto l'èi n'a grosso vérità
Ecoute toujours et crois ce que tu veux : le doute est une grande vérité

Robo roubà flhouris ma grano pà
Le bien volé fleurit, mais ne germe pas

Sé lou meïna bévés la sé qu'a l'enduro, èi creïssario estra mesuro
Si l'enfant buvait à sa soif, il grandirait au-delà de toute mesure

L'ea pa gron caval qué pichoto brile arresté
Il n'y a pas de gros cheval que l'on ne puisse arrêter avec une petite bride

Qui trabalho monjo la palho, qui fai paren monjo lou fen
Celui qui travaille mange la paille, celui qui ne fait rien mange le foin

Sac vuèit tén pa drech
Sac vide ne tient pas debout

Fremo moudesto, familho unèsto
Femme modeste, famille honnête

Parent e puelho, trés jour nueïo
Les parents et la pluie sont ennui au bout de trois jours

Coujo té chon, lèvo té canho, soupato les ouréhlès e vaï en campanho
Couche-toi comme un chien
Lève-toi comme une chienne,
Secoue les oreilles et pars en campagne (celui qui ne prie pas se conduit comme un animal)

Pren pa péno de ma déchetto, quonte la mio serè sechetto la tio serè verdetto
Ne t'attriste pas sur mon destin, lorsque le mien sera accompli, le tien sera en train de se réaliser.

Sé deï besougn te sentes sara, demondo a'i paoure ma pa a qui n'a
Si tu es dans le besoin, demande aux pauvres mais pas aux bien pourvus

Travail, fierté, espérance, indépendance, bon sens mais aussi superstition liée à une grande sensibilité : tel apparait cet énigmatique titan aux pieds d'argiles qu'est le montagnard.

Aujourd'hui la civilisation industrielle a bafoué les valeurs qui furent sa force et ses raisons de vivre...

Désemparé, marginalisé, il se méprise et se détruit, abandonnant ses terres et ses champs pour tenter de se fondre dans la masse hypocrite et abêtissante des villes, perdant ainsi, peut-être avec l'humanité entière, les règles essentielles et élémentaires du vrai bonheur, comme en témoigne amèrement cette poésie en 1974.

Coumo i'es jolio ma valà, ma meïsou,
qu'ai abandonnà ëi l'amoun,
Per far coumo tuchi, per far la courso,
Per charar l'aouto, per m'empir la bourso,

Suï parti soulet din l'unfern des chità,
per r'séméar a i sinhour de l'istà,
per venir din i prà m'espanécéar,
Rire de mi fraïre en tren a trousséar.

Malur a n'aquel que déou choousir sa vito,
Entre les durès chèïnes de na fabrico,
E la mouort de la malèïrouzo ruà
Desfigurà, marturizà, tuà...

Ar veïre vallà, ar veïre mountanhès,
Sè devengù de miserable chanfornhès ;
Mi, d'aquel triste mounde de ric,
A suï pus mac en vergounhous furic,

Malur a tu danà pople maranghin
As près moun país e rout moun destin ;
Crebà vièlhes uzoncès de n'aotr'age,
Di temp avè mancà lou mariage.

Qu'elle est belle ma vallée, ma maison
Que j'ai abandonnée l'an passé, tout la haut,
Pour faire comme tous, pour faire la course,
Pour acheter une auto, pour me remplir la bourse,

Je suis parti seul dans l'enfer des villes
pour ressembler aux seigneurs de l'été,
Pour venir me vautrer dans les prés,
Railler mes frères au travail.

Malheur à celui qui doit choisir sa vie
entre les dures chaînes d'une fabrique
et la mort de son malheureux village
défiguré, martyrisé, assassiné.

Adieu vallée, adieu montagnes,
vous n'êtes plus que des prostituées ;
Moi, de ce monde de riches
Je suis devenu un larbin honteux.

Malheur à toi, peuple de l'argent,
Tu a pris mon pays et détruit mon destin.
Mourrez, traditions d'un autre âge,
des temps vous avez manqué le mariage.

CONCLUSION

Au terme de cet ouvrage, témoignage d'un mode de vie méconnu et peut-être d'une civilisation, il reste à espérer que le lecteur sensibilisé se rende dans notre vallée pour y redécouvrir lui-même ce que nos développements ont tenté d'expliquer le plus clairement possible.

Certes, bien des coutumes évoquées dans ces pages ne sont plus que de lointains souvenirs.

Blin, comme bien d'autres vallées, voit le cancer de l'émigration ronger inexorablement ses forces vives, mais à quoi bon se lamenter ?

La fuite des jeunes vers les villes n'est que la conséquence et la faiblesse d'une civilisation fondée sur le respect des traditions et incapable de s'adapter aux structures mouvantes du monde moderne.

Le niveau de vie s'est notoirement élevé, mais un nouveau mysticisme pour les splendeurs de la ville attire une jeunesse conditionnée et paradoxalement incapable de s'affranchir d'une mentalité séculaire.

Les pères sont partis fuyant une réelle misère, leurs qualités de labeur et d'honnêteté ont souvent permis de se gagner une relative aisance, mais les temps ont bien changé, la ville n'enrichit plus les nouveaux venus, les montagnards le savent, mais comment oseraient-ils défier cette nouvelle croyance soigneusement entretenue dans les apparences par tous ceux qui, craignant le verdict impitoyable de leurs semblables, préfèrent l'esclavage à l'aveu d'une faillite ?

Et pourtant, le peuple montagnard demeure toujours fidèle à lui-même : fier, travailleur, entreprenant.

Cependant, comment lui reprocher de ne point faire valoir ses qualités chez lui, lorsqu'il se sent méprisé par de nouveaux seigneurs hautains et superbes, pour qui le désert des montagnes peut devenir source de profits.

L'hiver demeure trop long, l'avenir trop incertain, le travail trop dur et inhumain pour que l'on puisse accuser un peuple de fuir son patrimoine...

Aujourd'hui, les pouvoirs publics s'émeuvent de cette hémorragie mortelle...

Bien des années ont passé, certaines vallées ont même oublié leur parler et il ne sera pas aisé de détruire les nouvelles idoles...

Ainsi, ces contrastes et ces paradoxes qui firent jadis la grandeur des peuples de la montagne, deviennent aujourd'hui cause de décadence...

La montagne, région sous-développée à tous points de vue, n'est plus ce réservoir d'hommes de valeur, intègres, indépendants et travailleurs qui, des siècles durant, alimentèrent en éléments de qualité les professions libérales, le corps enseignant et le commerce.

La civilisation alpine existera-t-elle encore demain sous une forme ou sous une autre, ressuscitée dans le démantèlement et la décadence d'une civilisation d'abondance qui a contribué à sa perte ?

Existe-t-elle encore aujourd'hui ?

Telles sont les questions auxquelles un témoin ne saurait répondre...

Aix en Provence, le 28 Novembre 1978

BIBLIOGRAPHIE

- La Castellata (Stori dell'Alta Val Varaita) Claudio ALLAIS
- L'art du Pays Briançonnais - Gabrielle SENTIS (Ed Arthaud)
- Le Queyras - Général GUILLAUME (Ed Société d'Etudes des Htes Alpes)
- Les Cathares - Arno BORST (Ed Payot)
- Scaglie Storici della Valle di Bellino (Ed Coumboscuro)
- L'énigme des Vierges Noires - Jacques HUYNEM (Ed R. Laffont)
- Nosto lengo Bellinezo - Grammaire du parler de Blins Jean Luc BERNARD (C.C.O d'Aix en Pce - Tome II - Lexique des mots groupés d'après le sens)
- Popolamento e spopolamento di una vallata alpina - Synthèse des recherches effectuées par l'université de Turin sur la vallée de Blins (Soulestrelh - 29 Piazza della Vittoria - 12020 San Peïre)
- Religion populaire - Musée Dauphinois. 30 Rue Maurice Gignoux - 38031 Grenoble)
- Novel temp N° 4 & 5 : Analyse approfondie de la Beho - Mathilde DEFERRE (Soulestrelh - 29 Piazza della Vittoria - 12020 San Peïro)
- La vido de Nosti Reïre (Témoignage d'un fenooour) - Jano DI VIELM (Ed. Coumboscuro - Sancto Lucio - 12020 Val Grana)

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos : Sources et définitions de la civilisation alpine

Introduction (Généralités)

- La géographie
- L'histoire
- La langue

Annexes : le blason de Blins - Chronologie - La république de Briançon

PARTIE I : LA VITO DE NOSTO GENT

Titre I : Les quatre saisons

- Chapitre 1 : L'hiver
- Chapitre 2 : Le printemps
- Chapitre 3 : L'été
- Chapitre 4 : L'automne

Titre II : Du berceau à la tombe

- Chapitre 1 : L'enfance
- Chapitre 2 : Le mariage
- Chapitre 3 : La mort, le deuil, l'héritage

PARTIE II : LOU GAOUBI DE NOSTO GENT

Titre I : Les arts et techniques

- Chapitre 1 : Les constructions
- Chapitre 2 : Les bois et menuiserie
- Chapitre 3 : Les textiles et les vêtements
- Chapitre 4 : La nourriture
- Chapitre 5 : La médecine

Annexe : les unités de mesure

Titre II : La culture

- Chapitre 1 : La danse et les divertissements
- Chapitre 2 : La vie religieuse, les croyances et leurs origines

Annexe : les Vierges Noires

- Chapitre 3 : La littérature, la philosophie
 - Les chansons
 - Les légendes
 - Les proverbes